

UN CAS DE CONSCIENCE

ALEXANDRE DUMAS

UN CAS
DE CONSCIENCE

récit

Édition établie, préfacée et annotée par
CLAUDE SCHOPP

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Claude Schopp tient à remercier David Rats
pour sa précieuse collaboration.

© Libella, Paris, 2016

ISBN: 978-2-7529-1078-3

PRÉFACE

Ce parti a exploité la charité elle-même, s'est servi de vastes associations, a transformé de sublimes textes de l'Évangile en sophismes de son ambition, a fait de la charité un piège tendu aux âmes généreuses.

ARTHUR DE LA GUÉRONNIÈRE,
La France, Rome, et l'Italie, 1861.

Un cas de conscience, longue nouvelle ou court roman d'Alexandre Dumas, imprimé dans le journal *Le Soleil* entre le 4 et le 17 juin 1866 sans division en chapitres, semble la parfaite illustration de ces accusations proférées par le vicomte de La Guéronnière contre le parti prêtre, soutien indéfectible de la papauté.

À ce premier chef, mais aussi à quelques autres, il mérite sa place dans le cabinet secret des curiosités littéraires.

Un premier *Cas de conscience*

D'abord, ce n'est pas le seul texte de Dumas à arborer ce titre. En effet, en 1861, dans *Bric-à-Brac*¹ qui, comme son nom l'indiquait, rassemblait un désordre, plus hétéroclite que savant, d'articles jadis publiés dans des journaux divers, ce titre

1. Également reproduit dans *Propos d'art et de cuisine*.

est porté par ce qui avait été à l'origine une « Causerie avec mes lecteurs » du *Mousquetaire*¹, causerie autobiographique relative à la genèse de *Conscience l'innocent*, roman champêtre imprimé en feuilleton par *Le Pays*.

Le titre de *Cas de conscience* jouait sur une plaisanterie homonymique, puisque « Conscience » n'était pas seulement le nom donné à l'innocent héros de ce roman, qui raconte les mésaventures survenues à un conscrit entre 1810 et 1815, mais il était encore le nom de l'auteur de *De loteling*, roman qui lui en avait fourni le canevas : l'écrivain flamand Hendrik Conscience².

Dans sa « Causerie », Dumas rapporte sans trop de vergogne comment il s'est emparé d'« un petit volume d'une centaine de pages », intitulé *Le Conscrit*, que son ami le banquier Paul Bouquié tenait à la main ; frappé à sa lecture par la simplicité du style, la puissance descriptive des localités champêtres et la perception des poésies de la nature, il s'en est inspiré pour « adoucir les fatigues de l'invention et corroborer les puissances de la composition ».

Peu auparavant, Dumas avait livré une première version de cette involontaire collaboration, dans un article intitulé « Un mot sur la poésie en Belgique³ » : il aurait tracé devant un de ses visiteurs, Charles Hen, l'associé de son éditeur bruxellois Giovan Paolo Meline, les grandes lignes d'un roman qu'il avait projet d'écrire ; Charles Hen lui aurait alors révélé qu'« un auteur flamand a[vait] fait sur le même sujet un charmant roman intitulé *Le Conscrit* », et lui aurait proposé d'en faire traduire, du néerlandais en français, deux ou trois chapitres par un ami.

Quoique les deux versions soient l'une et l'autre une

1. *Le Mousquetaire*, n° 43, 1^{er} janvier 1854.

2. Le roman est édité à Anvers par Buschmann en 1850 ; sa traduction en français parut en 1855 chez Michel Lévy frères, sous le titre *Le Conscrit* (traduction de Léon Wocquier).

3. *Le Pays*, 5 juillet 1853.

recomposition scénarisée, la première paraît la plus proche de la vérité.

Un cas de conscience au *Soleil*

Le second *Cas de conscience* est imprimé dans *Le Soleil*, quotidien de Moïse, dit Polydore, Millaud, qui, deux ans plus tôt, avait fondé *Le Petit Journal*, inaugurant en France la presse populaire moderne.

Millaud est d'origine juive – ce qui n'est pas sans importance pour l'histoire d'*Un cas de conscience* si l'on se souvient qu'en 1853 le même Millaud, alors propriétaire du *Constitutionnel*, avait été, pendant la publication en feuilleton d'*Isaac Laquedem*, le roman monstre de Dumas, la cible d'une violente campagne de la presse catholique aux relents antisémites. Ainsi *L'Univers* de Louis Veuillot¹ pouvait-il écrire : « Les lecteurs naïfs ajoutaient que la nouvelle direction du *Constitutionnel* étant israélite avait sans doute été heureuse de stipuler ainsi quelque chose en faveur de ses pauvres coreligionnaires. Cependant la communion israélite ne pouvait fournir un bien grand nombre de lecteurs ; et *Le Constitutionnel*, rendu raisonnable par les événements, voulait renouveler le succès et non le scandale de *Juif Errant 1^{er}*. »

La conclusion de cette campagne avait été, le 11 mars, l'arrêt définitif du feuilleton, par souci de « haute convenance » et afin

1. Louis François Veuillot (1813-1883). Fils de tonnelier, saute-ruisseau, il collabora à des journaux de province, puis à *La Charte de 1830* et à *La Paix*, avant de rejoindre *L'Univers religieux*, dont il devint rédacteur en chef en 1848. Déçu par la République, il se rallia au Second Empire, attaquant violemment les catholiques libéraux. En 1859, il soutint avec ardeur le pouvoir temporel du pape, ce qui entraîna la suppression de *L'Univers*, lequel ne put reprendre sa publication qu'en 1867. Il se fit alors le défenseur de l'infaillibilité du pape, rejoignant après le 4 septembre le parti légitimiste.

2. *L'Univers*, 20 janvier 1853.

de «satisfaire les susceptibilités qui avaient pu être blessées de voir tourner en roman la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ¹». L'origine religieuse du magnat de la presse avait été, on le voit, portée au débit du roman.

Polydore Millaud peut toujours craindre que les mêmes causes produisent les mêmes effets; que ce qui a atteint *Le Constitutionnel* touche, dix ans plus tard, *Le Soleil*. Le numéro spécimen de ce dernier, tiré à quatorze mille exemplaires, est sorti le 18 octobre 1865. En créant ce quotidien du soir, Millaud entend faire pièce à son concurrent Hippolyte de Villemessant qui vient de lancer *Le Grand Journal* et *L'Événement*. Aussi a-t-il tenté d'attirer la collaboration de signatures prestigieuses. N'a-t-il pas proposé à Victor Hugo cinq cent mille francs pour publier en feuilleton *Les Travailleurs de la mer*²?

Dumas, qui entretient une relation amicale avec Millaud et a collaboré, depuis sa fondation et régulièrement, au *Petit Journal*, ne saurait manquer de participer à la nouvelle aventure journalistique de son ami. Ainsi donne-t-il en feuilleton dans *Le Soleil*, du 19 mars au 4 mai 1866, *Dernières amours. Nouveaux mémoires*, fragment autobiographique dans lequel il insère «une biographie complète détaillée et pittoresque de Gérard de Nerval³» dont l'histoire de sa liaison avec sa maîtresse normande, Emma Manoury-Lacour.

Grâce aux dates portées sur le manuscrit, on découvre qu'*Un cas de conscience*, dont le premier chapitre a été achevé le 28 avril 1866, a été «fini le 5 mai».

À peine quinze jours après ce point final, le 18 mai 1866, à Marseille, Alexandre Dumas s'embarque à bord du *Persévérant*. Destination: Naples. Comme s'il espérait retrouver les temps

1. *L'Univers*, 28 février 1853.

2. Devant le refus de Victor Hugo d'une publication en feuilleton, l'ouvrage sera donné en prime aux abonnés.

3. Voir *Sur Gérard de Nerval, nouveaux mémoires* (1866), préface et établissement du texte par Claude Schopp, Bruxelles, Éditions Complexe, 1990.

qu'il vient d'évoquer dans le court roman destiné au *Soleil*, les riches heures de l'expédition vécue aux côtés de Giuseppe Garibaldi, ainsi résumées dans *Le Pape devant les Évangiles, l'Histoire et la raison humaine* :

«Tout à coup un fait inattendu, incroyable, inouï se produit.

Un homme s'est embarqué le 5 mai [1860] au soir à Gênes avec mille hommes et avec ces mille hommes a débarqué à Marsala.

Avec ces mille hommes, il déclare la guerre au nom de l'Italie, au nom du progrès, au nom de l'indépendance, au nom de l'humanité, au roi de Naples et à ses 140 000 soldats.

“C'est un flibustier tombé sous la loi commune aux pirates, et que l'on peut pendre sans procès à la vergue de son bâtiment”, dit *La Patrie*¹.

La Patrie se trompe : cet homme c'est un apôtre, c'est un libérateur, c'est un messie. La France, ni l'Empereur, ne s'y trompent pas, eux.

On veut s'opposer à sa marche.

“Laissez faire cet homme, répond Napoléon III. Il a une mission.”

Et en effet la mission s'accomplit ; en moins de cinq mois, la Sicile, la Calabre et Naples sont conquises, une dynastie de cent vingt-six ans s'écroule en faisant à Gaëte une courte halte du trône à l'exil².»

1. Fondé en 1841 par Auguste Lireux, acheté par Théodore Casimir Delamarre, ce quotidien conservateur apportait un soutien sans faille à Napoléon III. *La Patrie* du 9 mai 1860 écrit, par la plume de A. Tranchant : «En agissant ainsi, Garibaldi se place sur la ligne de Walker, et l'acte dont il se rend coupable tombe sous l'application des lois qui régissent la piraterie.»

2. *Le Pape devant les Évangiles, l'Histoire et la raison humaine*, préface de A. Craig Bell, Gallimard, Paris, 1960. Nous nous référerons désormais à cette édition.

Revoir Naples, ce sera en même temps revivre les combats qu'il a menés, après la retraite de Garibaldi dans son île de Caprera, combats dont le but était l'extirpation de la mauvaise herbe des Bourbons dans le royaume des Deux-Siciles, pour détruire le brigandage qui y sévit, pour, enfin, réduire à son seul pouvoir spirituel la papauté ennemie de tout progrès.

Après une longue halte à Florence où il a dîné chez l'ex-ministre Rattazzi, il embarque le 2 juin, à Livourne, pour Naples à bord du *Quirinal*, nom de la résidence du pape – mauvais présage pour un écrivain dont les œuvres ont été mises à l'index¹. Aussi ne doit-il pas s'étonner qu'à l'escale de Civitavecchia, il ne puisse descendre à terre, car il est interdit dans les États romains. De retour à Florence à la mi-juin, il y apprend que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche. Aussitôt, il éprouve le désir, sinon de participer au combat comme en 1860, du moins de s'en approcher. Le voilà en route pour Bologne dans un wagon de première classe ajouté à un convoi militaire ; mais, le 25, à Ferrare, descendu à *La Stella d'Oro*, il est abattu d'apprendre que, la veille, les Italiens ont été écrasés à Custoza, près de Vérone. Cette défaite reporte aux calendes grecques l'unité italienne, qu'il appelle de tous ses vœux : Venise demeure au pouvoir de l'empereur d'Autriche et Rome à celui du pape.

Tout au long de son voyage, Alexandre Dumas a envoyé des « Lettres d'Italie » adressées successivement à *L'Avenir national* d'Alphonse Peyrat, qui agrège républicanisme et anticléricalisme, puis au *Soleil*², peu après la publication d'*Un cas de conscience*.

C'est son dernier voyage en Italie : « La vieille reine, la

1. Voir « *I miei libri all'indice di Roma* », *L'Indipendente*, anno III, n° 154, 14 juillet 1863.

2. Publication dans *L'Avenir national*, les 26 et 29 mai, les 3, 19 et 26 juin, le 1^{er} juillet 1866 ; dans *Le Soleil* : les 3 et 4 juillet, ainsi que le 15 août 1866.

coquette éternelle, l'Armide séculaire [...], la terre aimée de Dieu; la terre sainte, la terre heureuse, que les invasions barbares, que les discordes civiles, que les colères des volcans n'ont pu dépouiller des dons qu'elle avait reçus du ciel¹. »

Un vrai cas de conscience

Le second *Cas de conscience*, contrairement au premier qui jouait sur les mots et les noms, est un vrai cas de conscience, bien que le premier rôle héroïque de l'épopée garibaldienne revisitée soit un chien, le brave Mustang, chien de race bloodhound² d'Edward Seyton Bugh, l'un de ces volontaires étrangers venus à la rescousse de Garibaldi.

Pourtant, ce choix n'a rien d'extraordinaire, tant l'œuvre de Dumas ressemble à un vaste chenil. Citons pour mémoire Actéon, le lévrier favori de Charles IX (*La Reine Margot*), Phœbé (*La Reine Margot*), la levrette de Catherine de Médicis, Narcisse, le lévrier favori d'Henri III (*La Dame de Monsoreau*), Gredinet, le chien de Porthos (*Vingt ans après*), Castor, le chien de Roger d'Anguilhem (*Sylvandire*), Mirza, la levrette de Bathilde du Rocher (*Le Chevalier d'Harmental*), Brusco et Diamante, les chiens de Lucien de Franchi (*Les Frères corses*)... Il se plaît à répéter cet axiome de son ami Nicolas Charlet: « Ce qu'il y a de meilleur en l'homme, c'est le chien. »

Sans compter que l'homme est parfois un animal bien plus dangereux, comme l'héroïne du roman, la mystérieuse marquise de Blairey, dont le passé pose visiblement question à son directeur de conscience, l'abbé Marsolier.

La marquise est une dévote ultramontaine très active au sein

1. Alexandre Dumas, *Impressions de voyage*, Suisse, III, chap. LXV et LXVI.

2. Le bloodhound ou chien de Saint-Hubert appartient à une race de chien de chasse originaire de Belgique.

de l'Église et de l'entourage du pape Pie IX¹ : « Il n'y avait pas une œuvre de charité où elle n'eût la main. Crèches, orphelinats, salles d'asile, elle patronnait tout. Il n'y avait pas une conversion à tenter, pas un héritage à attirer à l'église, pas un impie à flétrir et même à calomnier, pas une entreprise religieuse à encourager, pas un miracle à exploiter, pas un nouveau saint à faire valoir, pas une misère éclatante à soulager, où l'on ne trouvât la marquise de Blairey. »

C'est cette dévote qui demande à l'abbé de résoudre le cas de conscience donnant son titre au roman : elle veut savoir « si un délit, un crime même, commis pour le bien de la religion, mais justiciable, non par des tribunaux, mais de l'autorité du monde, est, aux yeux de Dieu, justiciable aussi dans la vie éternelle. »

Cette figure de vipérine dévote, sorte de Milady du bénitier, est, à l'évidence, pour Dumas, une façon de poursuivre par la fiction son combat contre le catholicisme ultramontain réactionnaire, dont il a fait un de ses chevaux de bataille dans *L'Indépendante*, en particulier dans la suite d'articles intitulée *Le Pape devant les Évangiles, l'Histoire et la raison humaine*.

Cet ouvrage était une réponse à Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, qui avait pris à partie le vicomte de La Guéronnière, à propos de sa brochure intitulée *La France, Rome et l'Italie*. Ce dernier, directeur général de la Librairie et de la Presse auprès du ministère de l'Intérieur, était l'une des principales « plumes » de Napoléon III et ses brochures *L'Empereur Napoléon III et l'Italie* (4 février 1859), *Le Pape et le Congrès* (22 décembre 1859) avaient annoncé en les justifiant les orientations de la politique italienne de l'empereur.

C'est à la dernière brochure que s'en prenait le prélat, champion du pape Pie IX et de son pouvoir temporel. Après

1. Pie IX, Giovanni Maria Ferretti (1792-1878). Élu pape à la mort de Grégoire XVI (1846), il dut affronter au cours de son pontificat les mouvements de l'unité italienne qui réclamaient la sécularisation de Rome.

avoir déroulé « la triste histoire des douleurs du pape et des événements de l'Italie¹ », il concluait ainsi sa diatribe doloriste :

« Si vous voulez le maintien de la souveraineté pontificale, conseillez nettement au gouvernement de l'Empereur d'y toucher.

« Si l'abolition de ce pouvoir antique est votre conclusion ; si, dans ces tristes temps où la morale publique reçoit parfois chez nous de si cruelles atteintes, le plus auguste représentant de la foi et de la moralité chrétienne doit être sacrifié, dites-le ; si c'est votre opinion soutenez-la. Mais, au moment où votre écrit peut mettre le comble aux malheurs immérités du pape, au moment où il peut encourager la France à abandonner le pouvoir temporel du Saint-Siège, et décider le Piémont à y porter la main, ah ! du moins ne lui prêtez pas des paroles pour insulter sa victime² ! »

Depuis des lustres Dumas a pris fait et cause pour l'abolition du pouvoir temporel et politique du pape, qui devait se traduire par une Italie ayant pour capitale Rome – au lieu de Turin, capitale de la maison de Savoie (1861-1865), ou Florence (1865-1870). Aussi s'empresse-t-il de s'opposer à M^{sr} Dupanloup, porte-parole d'une large fraction du catholicisme français, qui tente alors d'exercer une pression sur l'indécis Napoléon III.

L'écrivain se fait un malin plaisir de mettre en contradiction les mœurs du clergé et la parole évangélique, de rappeler les heures les plus sombres de la papauté, de montrer que la puissance temporelle du pape repose sur des bases bien incertaines, voire frauduleuses, et enfin de rappeler, en témoin, ce qu'a été en vérité la conquête des Deux-Siciles qui, comme toutes les révolutions italiennes, a répondu aux vœux du peuple.

Tel le prophète Daniel, il lance contre les Balthazar qui ont

1. *Le Pape devant les Évangiles, l'Histoire et la raison humaine, op. cit.*, p. 56.

2. *Le Pape devant les Évangiles, l'Histoire et la raison humaine, op. cit.*, p.61-62.